

Légumes secs

Nous nous sommes attachés spécialement l'année dernière à encourager la production des légumes, principalement pour la famille. Grâce à cette campagne il s'est produit de très grandes quantités de légumes sur les terrains vacants des villes, qui, naturellement ont été un bon appoint pour les familles.

Quelques-unes des provinces ont également fait des efforts spéciaux pour augmenter la production de légumes en grande culture. Dans l'Ontario, il y a eu un déficit, spécialement en pommes de terre, à cause de la température défavorable. Dans l'Alberta et particulièrement en Colombie-Britannique, il y avait d'énormes quantités de légumes offerts à la consommation en automne de 1915. Juste au moment où les producteurs se demandaient ce qu'ils allaient en faire, Les Ministères de la guerre anglais et français confièrent des contrats pour des conserves de légumes à la compagnie Graham de Belleville, Ont. Ces commandes se montaient à plus de dix millions de livres; en fait elles ne sont limitées que par la production. Cette compagnie s'est chargée du gros surplus de la Colombie-Britannique et a même fait venir des légumes des états voisins de l'Ouest et de l'état de New-York.

Le tableau suivant montre la réduction que subissent les légumes lorsqu'ils sont séchés séparément puis mélangés.

	Frais	Séchés
Pommes de terre.....	200 livres	32 livres
Navets.....	200 "	22 "
Carottes.....	200 "	24 "
Choux.....	150 "	10½"
Oignons.....	100 "	3 "
Céleri.....	50 "	3½"
	900 livres	98 livres
Farine de pois.....	2 "	
		100 livres

Nous voyons par ce qui précède que 900 livres de légumes séchés donnent 98 livres; on y ajoute une petite quantité de farine de pois. Ce mélange séché est expédié à Belleville, Ont., où il est mis en paquets de 15 livres. La production quotidienne en janvier a été de 90,000 livres, ce qui a été suffisant pour faire 180,000 gallons de soupe aux légumes. La substance que l'on en tire se vend à raison de 20 à 25 centins la livre. Deux onces avec une chopine d'eau chaude font une pinte de soupe.

On a pour coutume, au front, de tremper les légumes secs pendant une heure dans de l'eau froide, puis de les bouillir; on y ajoute de la giroflée, on assaisonne au goût et on sert chaud. On peut y ajouter, si on le désire, et si on en a à sa disposition, des déchets de bœufs et des coupes bon marché, et on obtient ainsi une ration complète pour l'armée. Cette préparation forme le déjeuner des troupes françaises qui l'apprécient beaucoup. Il est inutile d'insister sur la qualité des plats qu'un bon cuisinier peut en tirer.

Les légumes se gardent indéfiniment sous cette forme. Quoiqu'ils soient réduits au dixième de leur poids ordinaire, leur goût et leur valeur alimentaire ne sont nullement amoindris, et la réduction de volume rend la conservation et le transport peu coûteux.

L'augmentation qui s'est produite dans le nombre des maisons-appartements devrait aider à créer une demande au pays, et il semble que l'on pourrait sérieusement s'occuper de développer un commerce local pour ce produit et d'établir ainsi une nouvelle industrie.

Petits oignons pour les conserves

Le Royaume-Uni importe tous les ans pour plus de \$6,000,000 d'oignons; ce chiffre comprend une grande quantité de petits oignons employés pour les conserves. Il est arrivé des expéditions du Canada en ces dernières années et on pourrait augmenter les ventes dans de bonnes proportions si l'on choisissait les petits oignons pour ces marchés. Les grosseurs les plus demandées varient de un pouce à deux pouces de diamètre. On les préfère non pelés, dans des sacs contenant 100 livres.

"Dans les concessions"

(De L'Action Catholique)

—Où demeure Michel? demande hâtivement notre conducteur.

—Dans les concessions nous répond un solide gars de St-Louis du Ha! Ha! avec moins de lenteur dans le geste indicateur que dans la voix.

La voiture tourne rapidement vers le sud, obéissant à l'indication du colon comme un navire obéit à sa boussole. Encore 10 minutes et une route presque déserte bordée de souches qui ont l'air parfois d'une armée rangée en bataille nous conduit chez Michel. Quelques érables ornent une petite avenue qui ne manque pas de charme.

—Bonjour Michel, et pendant que quatre enfants nous environnent sans timidité comme sans fanfaronade, l'époux et l'épouse nous disent leur plaisir de nous voir. Je vous présente Michel, c'est un vrai défricheur. Du colon il a non seulement l'intelligence et les bras, mais il a surtout le cœur. Il aime la terre parce qu'il a conscience de sa noble mission sociale et familiale.

—Vous êtes un bon habitant maintenant Michel, avec cinq vaches, soixante arpents de terre ravis à la forêt, et des bâtiments spacieux. Depuis combien de temps êtes-vous sur cette ferme?

—Depuis douze ans.

—Vous n'avez jamais eu trop de misère?

—Si vous entendez par misère, la nécessité ou de se priver de manger, nous n'avons jamais connu cet état. Avant tout nous avons tenu une bonne table et vous voyez, fit notre colon, avec un geste circulaire en montrant ses marmots, vous voyez que pas un d'eux n'a souffert.

—En cela je suis bien de votre avis, ajouta un autre ami, ça coûte toujours moins cher de se bien nourrir.

—Vous aviez un peu d'argent quand vous êtes venu vous établir ici.

—En tout j'avais pour une valeur d'au plus \$350. J'ai payé ma terre un peu moins de cent piastres et le reste a servi à me construire ce modeste logis qui maintenant nous sert de cuisine d'été.

—A combien estimez-vous votre propriété maintenant, dit toujours le même dont la curiosité était de plus en plus en éveil.

—J'hésiterais longtemps si l'on m'offrait \$3,500. pour tout ce que j'ai acquis jusqu'à ce jour par mon propre travail et celui de ma femme.

L'épouse, la colonne de l'édifice familiale est la digne compagne de son digne époux.

Active industrielle et gaie, elle travaille du matin au soir sans se plaindre jamais en ayant l'air heureuse toujours.

Perdu dans la forêt à près d'un mille du premier voisin, rien n'a pu troubler la paix, l'union des premiers jours.

Mon ami revient toujours à la question économique, après s'être tu pour entendre parler cette femme d'habitant, de cette ferme modèle.

—Comme ça, Michel, vous avez accru votre bien de dix fois en dix ans. Je connais bien peu de gens qui en font autant ailleurs. On dira ensuite que la terre ne paie pas. Vous avez bien vécu comme je vois, vous avez élevé vos enfants, vous les faites instruire et chaque année vous économisez plus de \$300. piastres. Trouvez un homme de métier ou même un homme de profession qui puisse faire beaucoup mieux.

Cet homme était heureux, à l'aise il travaillait solidement à assurer un bon avenir à ses enfants et à la patrie, un élargissement de culture.

Un conseil à toutes les âmes tristes de prendre contact avec celle de Michel.

GEORGES BOUCHARD

Aux éleveurs de chevaux

Le cheval, cet ami de l'homme, compagnon de tous ses travaux et de toutes ses entreprises, devient un article rare. La guerre européenne, qui décime les hommes, détruit les chevaux. Déjà l'Angleterre, la France et d'autres pays européens ont les yeux sur le Canada pour s'approvisionner de cette indispensable bête de somme. La demande deviendra considérable quand il faudra remettre en culture les pays dévastés par la guerre, elle est déjà considérable pour les bons sujets, les prix sont rémunérateurs, et cet état de choses devra aller en augmentant pour un grand nombre d'années.

Pourquoi nous, messieurs, qui habitons une province aux terres vastes et fertiles, ne prendrions-nous par les mesures nécessaires pour répondre aux demandes qui nous seront faites?

Jusqu'à présent, notre province n'a pas fait suffisamment d'élevage de chevaux pour fournir à son propre marché. Nous avons